

### *Presqu'île de Crozon, Finistère, 21 juin 1968*

*Le soleil s'était couché. L'océan grondait doucement au-delà des rochers.*

*Sur son corps nu, elle sentait son haleine tiède. Il l'explorait lentement, faisant naître en elle une impatience dont elle n'était même plus consciente tant son esprit avait baissé sa garde. Son corps parlait.*

*Son corps lui parlait, à elle, et se donnait, à lui, lentement, peu à peu.*

*Tout ses sens étaient en suspens en attente des caresses, des sensations, et c'était délicieux.*

*Elle ne le voyait presque plus, elle sentait juste la soie de ses cheveux bruns sous sa main, et aussi, sa langue jouer avec le bout de ses seins, et sa main remonter le long de ses cuisses sans qu'elle ait même l'idée de protester.*

*Soudain, elle sentit son doigt en elle et elle sursauta tant cette intrusion était nouvelle pour elle. Elle était surprise, presque mécontente, mais il insistait et peu à peu son doigt devint une partie d'elle même, elle le voulait, elle allait à sa rencontre, jusqu'au moment où, soudain, il vint se poser au plus secret d'elle même, à un endroit dont elle ignorait l'existence jusqu'à présent, et se mit à bouger doucement, éveillant en elle des sensations inouïes qui lui arrachèrent des petits cris.*

*« Tu aimes ça », murmura-t-il.*

*Il était heureux et sa voix était changée.*

*Et soudain, elle ne le vit plus, mais son doigt fut remplacé par quelque chose de très doux qui lui arracha des gémissements. Elle protesta. Elle n'en pouvait plus. Mais sa langue continuait à jouer avec cette partie si secrète de son corps dont à présent elle découvrait le pouvoir et rien ne semblait devoir l'arrêter.*

---

« ... si cela va durer encore longtemps, ce désordre ? »

Elle sursauta. La voix de sa grand-mère venait d'atteindre son cerveau et elle était sûre que la question s'adressait à elle.

Elle posa sa tasse de thé, leva la tête et rencontra les regards interrogateurs du notaire, du curé, de deux vieilles dames et de la femme du médecin, réunis comme tous les jeudis pour le thé dans le salon adorablement désuet de Kerloch, la propriété familiale.

« Va donc prendre l'air, ma petite », lui disait sa grand-mère chaque fois qu'elle organisait un goûter « Tu dois t'ennuyer avec toutes ces vieilles dames ».

Il faut dire que dans son petit monde Madeleine apportait un vent de révolution. Grande, blonde et déjà hâlée par ses longues promenades, vêtue de couleurs claires, elle détonait dans le salon vieillot où l'on chuchotait des potins d'avant guerre avant d'avalier à petites gorgées compassées un thé odorant et de picorer avec de petites exclamations de bonheur de délicieux gâteaux secs.

Cette fois ci, Madeleine, un peu lasse, était restée paresser au jardin et elle avait participé à la cérémonie.

« Comment ? », fit-elle en se redressant sur sa chaise.

- Toi qui es à la Sorbonne, tu connais un peu les événements, qu'en penses tu ? répéta sa grand-mère.
- J'avoue que je n'ai pas eu le temps de comprendre... J'ai assisté aux premières occupations sans me sentir vraiment concernée. Quand j'ai vu que les cours étaient suspendus et que les examens n'auraient pas lieu, j'ai préféré partir et préparer ma seconde année de mon côté, au calme... Nous sommes nombreux dans ce cas. Je pense qu'il y a beaucoup d'idées politiques derrière ce mouvement et je n'y connais rien...

- Tout de même, la politique... murmura la femme du médecin.
- De Gaulle, il n'aime pas cela du tout, affirma le notaire. A la radio il a dit : « non à la chienlit » ! Les barricades, cela fait beaucoup de dégâts, mais il paraît que les forces de l'ordre ont reçu l'ordre de se modérer.
- Ce sont des jeunes, fit Madeleine. Des jeunes comme moi, sur les barricades. Et ils sont nombreux. La première fois il y a eu 600 blessés. Les jeunes, ils demandent juste qu'on les écoute, pas qu'on leur tire dessus.
- Mais qu'est-ce qu'ils veulent donc, les jeunes ? demanda le notaire, une expression d'incompréhension totale sur son bon visage indulgent.

Madeleine réfléchit quelques instants. Tout cela était si loin à présent. Si loin d'elle-même aujourd'hui. Elle amoureuse. Elle infiniment lasse, mais si heureuse. Qu'est-ce qu'ils voulaient donc, ses camarades ?

Elle tenta d'expliquer.

« Ils veulent être eux-mêmes. Eux-mêmes en tant que jeunes, avec leurs idées, leur musique, leurs goûts. Ils veulent s'exprimer. Réfléchir ensemble à leur vie. Ils veulent une autre vie que celle qu'on leur propose. »

- Mais personne ne les empêche d'être eux-mêmes, fit la femme du médecin.
- Je crois que si, répondit Madeleine. Rien n'est fait pour eux. Tout se décide ailleurs, chez les riches, les puissants, les plus âgés. Ils n'ont pas la parole. Ni chez eux, ni à l'école, ni même à l'université. Et encore moins dans les usines...
- Il y a aussi les ouvriers... susurra d'un air horrifié une vieille fille toute de noir vêtue, une voisine.
- Oui, les ouvriers, dans la rue, avec les étudiants... Quelle époque vivons-nous, mon dieu, fit le notaire en saisissant délicatement un petit gâteau sur une assiette joliment décorée de bergers et de bergères dans des tons de bleu.

La table était mise sous la charmille entre une pelouse délimitée par des rangs de buis taillés impeccablement et la terrasse rustique ornant la façade arrière de la maison. Au-delà des murs de granit on entendait distinctement gronder la mer. Une paix immense et provinciale émanait de cette assemblée campagnarde.

Madeleine se détendit sur sa chaise. Si depuis la veille sa vie avait pris un nouveau tour, si elle se sentait en elle-même terriblement bouleversée, ce calme lui faisait du bien. Elle était à l'un de ces moments charnière où tout change, où l'on n'est plus ce qu'on a été et où l'on ne sait pas encore bien ce que l'on sera.

La conversation des invités reprit en ronronnant.

Le bruit de la mer derrière la maison la rendit à sa rêverie.

---

*Ses mains se crispèrent sur les cheveux de l'homme entre ses cuisses, et le plaisir montait en elle. Il s'interrompit brusquement, lui arrachant une protestation.*

*« Encore », souffla-t-elle hors d'elle-même.*

*Elle le sentit bouger sur elle et sa langue fut remplacée par quelque chose de plus doux encore, chaud et humide, qui vint jouer avec son corps de longues minutes, poursuivant l'excitation causée par son doigt et sa langue.*

*Elle le serra contre elle, le suppliant d'arrêter cette torture et de lui donner enfin le plaisir qu'elle attendait, qu'elle devinait tout proche. Un instant encore, il joua avec elle, avec ses nerfs, avec son désir, et soudain elle sentit, comme au début, une intrusion en elle-même, douce et brutale à la fois, mais cette fois elle ne pensa même pas à protester.*

*Il resta immobile quelques instants, le temps qu'elle l'accepte, le temps qu'elle s'ouvre à lui. Ce fut elle qui bougea, folle de désir, et chaque fois qu'elle bougeait son sexe à lui, tendu, venait caresser ce point précis où naissait son plaisir, à elle.*

*« Tu as envie, n'est ce pas », murmura-t-il, et elle sut qu'il aimait cela, la sentir à lui enfin et la faire attendre un peu pour mieux l'aimer ensuite.*

*Elle ferma les yeux, se laissa aller un peu plus, alors elle le sentit en elle, plus fort et plus impérieux soudain. Inconsciemment, elle sut qu'il l'attendait, qu'il attendait qu'elle s'ouvre entièrement, totalement, qu'elle le prenne et l'accepte enfin. Elle eut un instant d'hésitation mais chacun de ses mouvements multipliait les sensations et la rapprochait du plaisir qu'elle désirait ardemment.*

*« Oui », souffla-t-elle.*

*Il la pénétra brusquement et elle perdit conscience de tout ce qui n'était pas ce plaisir inouï qui montait en elle. Elle cria et il la prit de plus en plus violemment, avant de jouir à son tour, dans ses bras, avec un gémississement.*

*Elle perdit conscience quelques instants.*

---

La nuit était tombée sur la charmille.

Les invités étaient partis et Madeleine avec dîné frugalement en compagnie de sa grand-mère avant de regagner sa chambre.

Elle était lasse. Lasse et pressée de retrouver sa chère solitude. Tant de choses avaient changé pour elle, depuis la veille seulement...

Elle se dit qu'elle retournerait à la crique le lendemain. Il avait dit : « à demain », mais elle n'avait pas la force, elle avait besoin de penser, de penser à tout ce qui était arrivé depuis trois semaines que cet homme était entré dans sa vie.

Elle se souvint.

---

*Un coup de vent fit tourner les pages brusquement. Elle regarda le ciel immensément bleu et se retourna, rassurée. C'était juste le vent. Pas la pluie ni la tempête. En Bretagne, le temps pouvait varier très rapidement. Heureusement il ne lui fallait que cinq minutes pour rentrer à Kerloch.*

*Elle reprit son livre, heureuse de la douce morsure du soleil sur sa peau à présent un peu hâlée. Le mois de juin allait s'achever et ces vacances inattendues lui plaisaient beaucoup. Elle avait laissé Paris et la faculté de lettres à feu et à sang. Elle avait laissé ses camarades refaire le monde, là bas, sur les barricades.*

*Elle était censée préparer sa seconde année au calme chez sa grand-mère en Bretagne. Mais l'été promettait d'être interminable et brûlant. Elle avait remis à plus tard les révisions. Et dans le chaos des événements de Mai, qui pouvait dire ce que deviendrait l'enseignement l'année prochaine ?*

*Il lui semblait être à la fin d'une époque et cette sensation, sans qu'elle puisse bien l'expliquer, lui plaisait. Comme si elle-même également était à la fin d'une époque. La fin de l'enfance, peut être.*

*Le soleil se fit plus chaud et une douce torpeur commença à l'envahir. Elle se secoua, ôta sa robe de plage et courut dans l'eau. Elle aimait la mer pour la liberté qu'elle y trouvait, le bien être absolu. Elle nagea longtemps, heureuse de sentir son corps en parfaite harmonie avec la nature, l'eau, l'odeur de la mer, le vent, la lumière..*

*Le soleil commençait à décliner quand elle sortit de l'eau... pour découvrir un homme, un inconnu, debout à proximité de ses affaires et semblant contempler la mer. Parfois, des voisins ou des touristes s'arrêtaient dans cette crique abritée pour un simple bain de mer ou un pique nique.*

*Elle le salua et s'empressa de s'envelopper dans sa serviette de plage pour se sécher.*

« Bonjour », fit l'inconnu. « Je vous ai aperçue d'en haut et je me demandais si l'eau n'était pas trop froide en ce moment ? »

Elle le regarda. Il ne lui semblait pas le connaître. Ce n'était pas un voisin. Il était élégant, chemise blanche, pantalon beige, un visage hâlé encadré de cheveux bruns coupés courts. Et des yeux sombres où elle crut lire un sourire. Il la regardait avec insistance. Elle se surprit à se demander s'il l'avait trouvée belle et fut contente de porter ce jour là son plus joli maillot de bain.

« La mer est très bonne, vous pouvez y aller », répondit-elle.

Il sourit.

« Pas cette fois-ci, je n'ai pas pensé à prendre un maillot ».

Elle se sentit rougir, se détourna et fit semblant de fouiller dans son sac. Il ne manquerait plus qu'il décide de se baigner quand même et qu'il se déshabille en sa présence. Cette idée l'effraya tout en l'excitant. Elle se secoua. Elle ne se reconnaissait plus. Que lui arrivait-il ?

« De toutes façons je dois rentrer », fit-elle en saisissant sa robe, très surprise de se sentir si troublée.

Il était revenu plusieurs fois à la crique. Elle avait parlé un peu avec lui, appris qu'il s'appelait Paul, qu'il était conseiller financier, qu'il était dans la région pour quelques mois le temps de former l'équipe d'une nouvelle agence bancaire de la ville voisine. Après, il espérait bien partir dans le sud de la France où il avait ses racines. Et pour l'instant il ne connaissait personne dans le coin à part ses collègues. Il passait souvent par la crique en revenant du golf situé un peu plus loin sur la côte. Il préférait le raccourci par les falaises à la nouvelle route.

Elle le regardait nager longtemps, loin vers le large. Sans en avoir l'air, elle admirait chaque fois son corps musclé et harmonieux. Il devait avoir vingt cinq ou trente ans. Elle se dit que si elle devait prendre un amoureux il ressemblerait à celui-ci. Elle imaginait son corps contre le sien, elle imaginait ses caresses, la découverte enchantée de l'amour avec un homme très beau et très tendre qui lui ressemblerait.

Un jour il avait proposé un pique nique au coucher du soleil.

Madeleine dut lui expliquer qu'elle n'aurait pas l'autorisation de manquer le dîner et encore moins de sortir le soir. Elle était très embarrassée de lui avoir fait croire qu'elle avait vingt ans alors qu'elle venait seulement d'en avoir dix-huit. Il eut l'air surpris mais lui arracha la promesse de venir à la crique un soir après que sa grand-mère se soit couchée.

La première fois qu'elle avait enjambé sa fenêtre pour se diriger discrètement, en suivant l'ombre des buissons, vers la crique, son cœur battait très fort. Il faisait nuit. Il l'attendait sur le chemin, souriant. Dans une bouteille Thermos il avait porté du café brûlant. Assise sur le sable près de lui, elle dégusta à petites gorgées la boisson parfumée. Au loin, la lueur intermittente d'un phare ponctuait la nuit d'éclairs luisants comme des étoiles. Ils parlèrent longuement dans la nuit comme des amis.

La fois d'après, il prit sa main et elle fut si troublée qu'elle se dégagea, balbutia un adieu rapide et remonta l'escalier de la crique en courant.

Le lendemain, elle était bien décidée à garder ses distances. Mais la nuit parfumée, le bruit des vagues, la tiédeur du sable, apaisèrent ses peurs. Ce soir là, il prit ses lèvres longuement et ses mains se promenèrent lentement sur tout son corps.

Le soir suivant, ses mains se glissèrent sous sa robe et elle ne protesta pas. Elle aimait sa tendresse et elle avait confiance. Elle goûtait chaque caresse, les yeux grand ouverts sur les étoiles, frémissante. Ce soir là, il lui donna du plaisir, simplement, et la garda longtemps ensuite contre lui, heureux de sentir sous ses doigts cette part secrète d'elle-même, à présent brûlante et humide, à présent toute à lui.

Le lendemain...

Madeleine sentit ses yeux se fermer. Elle se blottit au creux de ses draps, terriblement lasse. Au dehors l'océan grondait au pied des falaises. Chaque soir elle s'endormait bercée par le bruit de la mer et ce soir ce bruit la troublait, faisant revenir à sa mémoire les instants de passion dans les bras de Paul.

Ce n'est pas cette nuit qu'elle enjamberait la fenêtre et se dirigerait à pas de loup à travers le jardin vers la crique. Elle s'endormit profondément.

---

Il souriait au volant de son Ami 6. La nuit tombait doucement sur les falaises. Bientôt il apercevrait l'entrée du chemin menant à la crique, cette petite plage qui occupait toutes ses pensées depuis trois semaines.

Serait-elle là ce soir ?

Une bouffée de bonheur l'envahit au souvenir de la nuit précédente. Un instant il se demanda s'il avait rêvé, mais bien vite les souvenirs, de plus en plus précis, le persuadèrent du contraire. Il ralentit, soudain distrait. Les images l'assaillaient, troublantes et érotiques. Il se demanda quel moment dans ses bras avait été le plus beau. Il ne savait pas. Il ne savait plus que ce désir d'elle, elle qui lui avait tout donné, la veille, sur le sable chaud de la crique déserte.

Il arrêta sa voiture sur le talus, descendit et courut vers la plage. Elle était déserte. Elle n'était pas là aujourd'hui. Ou pas encore arrivée. Il se réinstalla sur son siège et posa sa tête sur le volant.

Elle.

Il se souvenait de tout le chemin parcouru avant de la serrer dans ses bras.

Le soir où il l'avait caressée tendrement pour ne pas la brusquer et où il avait senti sous ses doigts le satin de sa peau, ses seins dressés sous ses caresses.

Puis, le lendemain, sa main entre ses cuisses, la découverte d'elle-même et le plaisir qu'elle avait pris entre ses bras.

Enfin ce moment où, après avoir, à force de tendresse, vaincu ses dernières réticences, il avait fait glisser sa robe sur le sable et où il l'avait découverte, belle et dorée. Ce premier moment où il avait exploré son corps, lentement.

Tout de suite, il avait su qu'il allait aimer lui faire l'amour. Il avait trouvé, très vite, les clés de son plaisir, et il avait aimé l'entendre gémir dans son cou, il avait aimé ce moment où elle bougeait sous lui et où il sentait qu'il n'allait plus lui résister longtemps. Il avait senti qu'elle s'ouvrait, totalement. Il l'avait prise, tout de suite. Inconsciemment, il avait deviné sa dernière réticence à l'instant où il l'avait pénétrée, un peu trop brusquement peut être.

Il frissonna en évoquant ces sensations si merveilleuses, elle l'acceptait si bien en elle, le serrait si délicieusement, qu'il n'y avait plus pour lui que l'intensité de ses sensations, plus délicieuses encore qu'il ne l'aurait jamais imaginé.

Il avait tout oublié. Il s'était donné lui aussi entièrement à cette femme qui s'offrait. Il s'était mis à l'écoute de ses soupirs, de ses mouvements, jusqu'à ce qu'elle crie de plaisir dans ses bras. Son plaisir à lui avait été si intense qu'il avait perdu conscience quelques instants.

Il savait qu'elle était restée très longtemps silencieuse et frémissante dans ses bras.

Les yeux fixés sur la ligne tourmentée de la falaise, sur le chemin désert où elle n'apparaissait pas, impatient soudain, il découvrait que l'amour était nouveau pour lui. Pas la conquête. L'amour. Un instant, il pensa aux autres femmes qu'il avait connues. Il sentait que cette fois-ci l'amour allait prendre une toute autre dimension.

Il regarda autour de lui. La nuit tombait doucement sur l'océan. Il retourna jeter un coup d'œil à la crique. Elle n'était toujours pas là. Il hésita à repartir tout de suite, décida d'attendre un peu. Elle avait dû être retenue chez elle. Il ne pouvait pas aller sonner chez sa grand mère.

Cela pourrait lui causer des problèmes et il ne le souhaitait pas. Pourtant, il avait besoin de la voir.

Demain, il s'arrangerait à passer à la plage l'après midi.

---

Madeleine courait à perdre haleine vers la crique. Une pluie fine tombait sans discontinuer depuis deux jours mais elle était lasse d'attendre une éclaircie qui ne viendrait peut être pas. Elle était impatiente de le revoir. Impatiente de lire dans ses yeux la tendresse qu'il lui portait, impatiente de se blottir dans les bras de cet amoureux inattendu que le printemps lui avait offert.

Elle se planta en haut de la falaise déserte, haletante. Le vent battait la côte, faisant voler ses cheveux sur son front. Elle les repoussa, impatiente. Il n'était pas là. Elle ne voyait nulle part sa voiture et la plage était déserte et battue par les vagues.

Une intense tristesse s'empara d'elle.

Où était le soleil des après midi où il s'étendait près d'elle sur la plage ? Où était l'air tiède des nuits au creux de ses bras ?

Malgré l'heure peu avancée, le soir semblait près de tomber et une infinie tristesse l'envahit. Comment le retrouver aujourd'hui ? Si le mauvais temps durait, reviendrait-il à la crique ? Devrait-elle attendre tous les jours, sous la pluie, sur cette falaise ?

Elle soupira et se dirigea lentement vers la maison, découragée.

---

Le troisième jour un faible rayon de soleil perça la brume. Elle prépara son sac de plage, bien décidée à passer tout l'après midi à la crique.

Le téléphone sonna.

Chaque fois elle sursautait et son cœur battait plus vite. Mais cela ne pouvait être lui. Elle n'avait pas eu le temps de lui donner son numéro de téléphone. Elle n'avait eu le temps de rien, d'ailleurs. Il lui restait tant à lui dire, tant à faire avec lui...

« Tes parents arrivent demain », cria sa grand-mère depuis le hall d'entrée où trônait l'appareil téléphonique. « Et tu repartiras avec eux, ils t'ont organisé un séjour à Londres, trois semaines dans une famille ! »

Madeleine en lâcha son sac de plage.

« NON, NON... », murmura-t-elle en jetant des regards éperdus vers la fenêtre grande ouverte sur le large. « Pas maintenant... »

Sitôt le déjeuner terminé, elle courut à la crique. Il n'était pas là. Elle tenta de calmer son impatience et prit un livre. Il allait sûrement venir aujourd'hui qu'il ne pleuvait plus. Elle ne voulait pas penser qu'il ne viendrait pas. Si demain ou après demain elle partait, il ne lui restait que deux jours, trois tout au plus.

Trois jours pour l'aimer...

Il arriva vers six heures alors qu'elle désespérait de le voir. En apprenant qu'elle allait peut être partir trois semaines il lui promit de lui donner tout son temps jusqu'à son départ.

« Paul », murmura-t-elle, « je ne veux pas partir d'ici... pas maintenant... »

- Tu reviendras, fit-il, apaisant. Je serai là.
- Tu m'attendras ?
- Bien sûr. Tu en doutes ?
- Je pense à toutes les autres femmes qui pourraient te plaire pendant que je ne serai pas là...

Il éclata de rire et cela la mit en colère.

« Viens ce soir à la plage après ton dîner. Passe la nuit avec moi », murmura-t-il.

---

Madeleine rêvait, les yeux perdus sur la lumière intermittente du phare au loin. Il avait installé deux duvets sur le sable tiède et à présent il la regardait, pensif. Elle était là, elle était à lui et pourtant il se sentait presque intimidé à présent. Plus que la première fois, trois jours auparavant.

« Je suis amoureux », pensa-t-il avec un mélange de bonheur et d'appréhension.

Une autre femme, il l'aurait prise sans état d'âme et se serait endormi, comblé. Elle, il voulait plus lui donner. Il voulait tout lui donner, et cela, c'était nouveau pour lui.

Il déboutonna lentement sa robe. A présent elle le regardait et lui souriait.

« Caresse moi », murmura-t-il en prenant sa main et en la glissant sur son ventre, sous sa chemise.

Mais elle se déroba. Son cœur battait très fort. Une chose était de se donner, une nuit, dans l'obscurité complice d'une crique isolée, une autre de se retrouver dans les bras de cet homme qui l'avait séduite et qui à présent attendait tout d'elle, des caresses qu'elle ignorait, des mots qu'elle ne savait pas dire.

Elle se glissa dans ses bras, silencieuse.

« Nous avons toute la nuit », murmura-t-il.

### *Paris, 21 juillet 1968*

Madeleine courait le long du pont des Arts, les cheveux au vent. Elle avait rendez vous avec ses amies dans un bar près de la Sorbonne.

Ensuite elle repartirait chez sa grand-mère en Bretagne. Là où sa vie avait pris un nouveau cours.

Paris ne s'était pas totalement remis des événements de mai. Sous le soleil de juillet, les avenues proches des universités étalaient leurs devantures détériorées et leurs pavés disjoints.

Elle avait quitté Paris en pleine ébullition au début du mois de juin et aujourd'hui la ville lui paraissait déserte.

Même si elle n'avait jamais vraiment participé aux manifestations, elle revoyait ces AG agitées et chaleureuses où l'on refaisait un monde plus neuf, plus beau, où chacun pouvait enfin prendre la parole, elle revoyait avec un peu de nostalgie ses camarades brandir avec un bel ensemble des poings revendicateurs dans les rues défigurées par les barricades et enfumées par les incendies de voitures et les gaz lacrymogènes.

Elle avait compris leur soif de liberté. Elle avait compris qu'un vieux monde était en train de disparaître. Un monde vieux, masculin et compassé qu'elle avait toujours connu.

Un bref instant il lui sembla qu'elle même faisait partie de ce futur chèrement gagné, de ce monde neuf en gestation, et cette idée fit battre son cœur plus fort. Elle se sentit soudain mal et s'arrêta brusquement, haletante.

Elle prit quelques instants pour contempler la Seine, appuyée sur le parapet du pont.

Quand elle se sentit mieux elle reprit son chemin vers la Sorbonne.

---

Une fumée opaque emplissait le coin du café où s'entassaient les étudiants en lettres. Ceux qui n'étaient pas partis en vacances poursuivaient la révolution en buvant et en fumant à longueur de journée. Quelques professeurs à l'esprit ouvert venaient parfois parler avec eux. Jamais on n'avait autant parlé. Jamais on n'avait autant réfléchi.

Madeleine rêvassait, jouant distraitement avec son verre de menthe. Une sourde inquiétude l'empêchait de participer pleinement à la réunion. Elle se sentait fatiguée sans raison. Et angoissée aussi alors que ce n'était pas son caractère d'habitude.

La discussion tournait autour de la liberté des femmes. Tous les étudiants étaient très remontés. C'était l'affaire de Nanterre qui avait mis le feu aux poudres et ils n'allaient pas en rester là.

« Une femme n'est pas une prostituée parce qu'elle utilise un moyen de contraception ! » cria un jeune homme, veste kaki, cheveux mi longs, visage émacié et voix enrouée par un mois de barricades et trois mois de discussions. Madeleine le connaissait bien. Il était délégué des étudiants. Il s'appelait Daniel.

« Liberté sexuelle pour nous aussi ! » répliqua l'une des amies de Madeleine. « Des enfants, quand nous voulons ! Plus de mariages arrangés ! Nous voulons être libres de faire l'amour quand nous voulons, avec qui nous voulons ! »

Madeleine sourit. Elle pensait à son amoureux là bas en Bretagne.

En écoutant ses amis elle comprit que chacun vivait sa jeunesse à sa façon. Elle, l'amour lui était venu par hasard en cet été brûlant dans la solitude de vacances familiales. Eux, ils bâtissaient ensemble un futur plus libre, plus fraternel, dans les rues de Paris.

Elle les aimait bien. Et en cet instant elle réalisa qu'elle les admirait pour leur enthousiasme qui emportait tout. Elle les enviait presque d'être si libres, si combatifs, si révoltés. Même si elle n'avait jamais participé à leurs combats elle les comprenait et les respectait.

Mais à nouveau elle se sentit mal. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Elle était brûlante. La fumée la suffoquait. Elle balbutia une excuse, se leva et sortit.

---

Le grondement du boulevard lui parvenait un peu assourdi comme à travers du coton. Assise sur un banc, elle s'efforçait de respirer calmement. Mais l'air brûlant du mois de juillet ne parvenait pas à la rafraîchir. Une de ses amies vint la rejoindre.

« Tu te sens mieux ? Il fait trop chaud, là dedans ».

- Je te remercie. Je crois que...

Elle ne put en dire plus. La réalité s'imposa à elle. Instinctivement, elle posa une main sur son ventre où elle devinait à présent une autre vie, celle que lui avait laissé son bel amour, là bas, dans la crique déserte de ses vacances. Il lui sembla entendre sa grand mère baissant la voix pour évoquer avec ses amies les scandales du village :

« Toutes ces filles mères, tout de même... Quelle époque ».

Et avec un bel ensemble, elles hochaient la tête en silence d'un air catastrophé.

« Fille mère ». Une affreuse expression pour une même réalité, une fille coupable de toutes façons. Coupable, elle seulement. Mais pas celui qui l'a séduite, abusée, endormie de belles paroles et de promesses qu'il ne tiendra pas. Celui là n'est pas coupable. Elle n'avait qu'à ne pas lui céder.

Coupable.

Mais de quoi ? D'avoir aimé ? D'avoir senti son cœur vibrer pour un homme et de s'être donnée sans rien demander en échange ? De n'avoir pas monnayé sa virginité contre une alliance ?

Madeleine ne put retenir ses larmes.

Quand elle refit surface, deux de ses amies l'entouraient, silencieuses et consternées. Daniel, son camarade à la veste kaki, vint les rejoindre. Mis au courant, il la regarda avec bonté, lui caressa la main comme pour lui insuffler son énergie et se mit à parler comme s'il haranguait une foule de camarades massés dans un amphi.

« C'est pour ça aussi qu'on se bat. Pour vous, les filles. Pour que vous ayez le droit de choisir votre vie. Le droit d'aimer. D'être informées des moyens d'être libres, vous aussi. Et nous allons nous battre encore, et nous le gagnerons, ce droit des femmes à disposer d'elles mêmes ! Nous ne laisserons pas tomber ! Les femmes sont avec nous, nos camarades, les étudiantes, les jeunes et toutes les autres, celles qu'on a mariées de force, celles qu'on bat,



qu'on viole légalement, qui n'ont jamais la parole et à qui on ne reconnaît aucun droit ! Nous tiendrons bon ! Et on verra bien si l'avenir nous donne raison ou pas ! »

*Presqu'île de Crozon, Finistère, 21 août 1968*

« Je regrette, il est en déplacement, il rentre ce soir mais nous n'avons aucun moyen de le joindre ».

La voix de l'employée de la banque bretonne où travaillait Paul était sèche et impersonnelle. Ce n'était pas la même que la dernière fois. Madeleine insista. Elle avait déjà laissé deux messages, fin juillet et début août, mais ceux ci étaient restés sans réponse. Mais l'employée lui fit comprendre encore une fois que ce n'était pas la peine d'insister.

Madeleine n'était pas de celles qu'on décourage. Elle commençait à douter que ses messages aient été bien transmis. Elle raccrocha et rappela presque tout de suite. Cette fois-ci elle demanda à parler au chef d'agence, se fit passer pour une cliente de Paul, Madame de Kerloch, et demanda qu'il la rappelle d'urgence au sujet de ses placements. Dompté par l'autorité de cette pseudo cliente et soucieux d'être bien vu, le chef d'agence promit de faire la commission.

Madeleine sortit de la cabine téléphonique, pensive, et reprit sa route vers Kerloch.

Un vent tiède rafraîchissait son visage brûlant. La marche quotidienne qu'elle faisait, soit à travers la lande, soit jusqu'au village, lui faisait du bien. Et depuis qu'elle portait la vie elle se sentait encore plus proche de l'océan. Tous les jours elle se baignait longuement à la crique et ces moments dans l'eau de mer lui apportaient un bien être infini. Il lui semblait qu'elle s'imprégnait ainsi de la force colossale de l'océan. Il lui semblait qu'elle donnait toute cette force, toute cette vie qu'elle sentait en elle, à cet enfant imprévu qu'elle aimait déjà, terriblement, avec la dévotion d'une mère.

Mais comment gérer cette situation ? Elle n'avait que dix-huit ans, n'était même pas majeure, ni mariée ni même fiancée. Et en plus elle ne pouvait compter sur personne.

Ni sur ses parents qui la prenaient encore pour une petite fille et la regardaient sans la voir.

Ni sur sa grand-mère qui vivait dans un univers d'avant guerre (de 1914) et qui mourrait sûrement de honte si ses voisins apprenaient que sa petite-fille s'était laissée séduire par un inconnu rencontré sur une plage.

Pour l'instant, son état ne se remarquait pas mais il n'en serait pas de même dans quelques mois. Elle devait mettre Paul au courant d'abord, et organiser son avenir ensuite.

La première chose à faire était de s'éloigner. Elle avait fait des démarches à l'université pour partir faire sa deuxième année dans une autre ville tout en occupant une place de surveillante dans un lycée. Ses parents avaient été étonnés mais elle leur avait représenté la difficulté qu'il y aurait à trouver un poste similaire à Paris, ville très convoitée, et l'aide substantielle que cela représenterait pour eux si elle n'était plus à leur charge.

Daniel était intervenu auprès d'un professeur pour lui obtenir ce poste et elle n'attendait plus que la lettre de confirmation qui aurait déjà dû arriver chez ses parents.

---

Le soir était tombé.

De lourds nuages noirs s'amoncelaient sur les falaises. Un orage s'annonçait. Au loin, de sourds grondements laissaient augurer de sa violence. Madeleine ferma soigneusement les volets de la maison et salua sa grand-mère qui partait se mettre au lit. Une fois dans sa chambre, elle s'accouda à sa fenêtre encore grande ouverte sur la lande. Elle suffoquait. Elle avait besoin de prendre l'air avant de dormir.

Elle sortit, repoussa le volet comme d'habitude en le bloquant de l'extérieur avec une cale et se dirigea vers la crique. La mer battait furieusement les rochers et elle renonça à descendre

sur la plage. Elle resta longtemps en contemplation, immobile. Un jour noir traînait encore sur la Bretagne, menaçant. Bientôt la nuit tomberait et elle devrait presser le pas pour regagner sa maison avant l'orage.

Un bruit assourdi de moteur troubla sa rêverie. Des phares apparurent au coin du chemin, bien visibles dans la nuit tombante. Une automobile qu'elle ne connaissait pas s'arrêta au bord de l'escalier qui descendait à la plage. Elle recula dans l'ombre d'un buisson, peu désireuse de faire quelque mauvaise rencontre dans cet endroit désert.

---

Au volant de sa R16 neuve, Paul scrutait la route défoncée des falaises afin d'anticiper les nids de poule et de ménager ses amortisseurs.

Il avait quitté la banque en catastrophe, intrigué par les messages sibyllins que lui avait laissés Madeleine depuis plusieurs semaines apparemment mais qui ne lui avaient été transmis qu'aujourd'hui. Un message datant du mois de juillet dont la remplaçante de la secrétaire s'était soudain souvenue après le coup de fil de l'après midi et un message urgent d'une mystérieuse cliente, transmis celui-ci par son collègue, dans lequel il n'avait pas hésité à reconnaître Madeleine puisqu'elle avait utilisé le nom de la propriété de sa grand-mère.

Il ne comprenait pas pourquoi elle était si pressée de le voir. Toutes ses lettres étaient restées sans réponse. Elle lui avait écrit une fois d'Angleterre mais n'avait jamais répondu à ses trois lettres ni au message téléphonique qu'il avait laissé un jour à son père, à Paris.

Il ne comprenait plus.

Mais en même temps l'idée de la voir l'emplissait de bonheur. Bien des jours avaient passé mais il n'avait pas oublié. Il était amoureux et sa semaine de vacances dans le Sud de la France ne l'avait pas guéri.

Il ne pensait pas à l'avenir.

L'avenir, pour lui, c'était l'océan tout proche, le sourire de Madeleine, ses yeux quand elle s'abandonnait dans ses bras, et...

La voiture s'arrêta près de l'escalier de la plage. Un vent violent la frappa comme s'il voulait la renverser. La nuit tombait et des nuages menaçants s'accumulèrent au dessus des falaises. Paul remit le moteur en route, recula et se gara un peu plus loin à l'abri d'un bouquet d'arbustes aux formes tourmentées.

Il sortit de la voiture et se dirigea vers l'escalier en luttant contre le vent.

La crique était déserte et envahie par des vagues en furie. C'était sûr qu'elle ne serait pas là ce soir. Elle ne serait pas sortie de chez elle avec ce temps. Il ne pouvait pas aller sonner chez sa grand-mère à cette heure-ci.

Il haussa les épaules, découragé.

---

Elle scruta la semi obscurité du chemin. Elle ne reconnaissait pas la voiture mais la silhouette masculine qui en sortit fit bondir son cœur dans sa poitrine.

Il était là. Il était là et elle devait lui parler.

Comment allait-il réagir ? Allait-il lui reprocher d'avoir cherché à le coincer avec un enfant non désiré ? Serait-il assez goujat pour la rejeter à présent ?

Elle rassembla ses forces et s'approcha de lui.

« Paul ? »

Il se retourna et la contempla, heureux et surpris à la fois.

C'était elle et ce n'était pas elle. Dans l'ombre elle lui paraissait plus grande, plus pâle, et son sourire était plus grave qu'autrefois. Ses yeux brillaient d'un éclat un peu fiévreux. Elle vint dans ses bras et l'odeur de ses cheveux le troubla terriblement. Elle tremblait de froid.

« Revenons dans la voiture, il va pleuvoir. Je vais te ramener chez toi », souffla-t-il.

Il alluma le chauffage à fond et se tourna vers elle.

« Je suis désolé, on ne m'a transmis tes messages qu'aujourd'hui. Celui du mois de juillet, du moins. Celui d'aujourd'hui, je l'ai trouvé bizarre et je suis venu tout de suite. »

- J'ai laissé deux messages, un en juillet et un en août. Et aujourd'hui j'ai un peu rusé pour être sûre de te joindre. C'était important.
- Important ? De ton côté tu n'as pas répondu à mes lettres... Dans la dernière je te donnais un numéro de téléphone pour me joindre pendant les quelques jours de vacances que j'ai pris début août...
- Tes lettres ?
- Oui, je t'ai écrits trois fois. Chez toi, à Paris.
- Je ne les ai pas reçues.
- Ce n'est pas possible, la Poste marche bien pourtant. J'ai reçu ta carte d'Angleterre et depuis, plus rien.
- Paul, je n'ai pas eu tes lettres. C'est vrai. Mais alors...

Elle passa sa main sur son front, consternée. Était-il possible que ses parents ne lui aient pas transmis son courrier ? Était-il possible qu'ils l'aient ouvert ? Qu'ils aient eu connaissance de son histoire d'amour et qu'ils aient voulu l'empêcher de la vivre ?

« Ce n'est pas possible... Je ne comprends pas... », murmura-t-elle.

- Cela arrive souvent. Beaucoup de parents font cela. Surtout pour les filles. Ils pensent les protéger mais bien souvent ils gâchent leur vie. Et après il n'y a plus de confiance. Jamais. Je suis désolé, Madeleine, tu as dû croire que je t'avais oubliée.

Elle réfléchissait. Tout cela était consternant et nouveau pour elle. Si elle ne pouvait pas avoir confiance en ses parents, comment pourrait-elle avoir confiance en elle, en les autres, en la vie ?

« J'y pense. La lettre de la fac. Ils ont dû la recevoir aussi et... Un bon moyen pour m'empêcher de partir... C'est odieux. C'est tellement odieux que cela n'a pas de nom. »

Paul la prit dans ses bras mais elle ne se calmait pas.

« Je ne t'ai pas oubliée », murmura-t-il. « Si tu n'avais pas cherché à me retrouver je serais allé voir ta grand-mère. Je savais que tu reviendrais en Bretagne. Je suis... Je suis très amoureux et rien ne peut m'arrêter, ni messages non transmis, ni kidnappeurs de courriers, rien ! »

Elle resta longtemps silencieuse, choquée et hébétée par ce qu'elle venait de découvrir. Et elle pensa à ses amis, à leurs combats contre le vieux monde dans lequel ils ne se reconnaissaient plus.

Si c'était cela, le monde des parents, un univers où l'on mentait, où l'on subtilisait des lettres pour empêcher deux personnes de s'aimer, pour faire échouer des projets, un univers où le qu'en dira-t-on réglait le comportement de tous, un monde de vieux, étriqué, méchant, mortifère... Si c'était cela, elle n'avait à se croire coupable de rien. Leurs principes et leurs préjugés, elle n'en avait plus rien à faire.

Elle ouvrit les yeux, chercha dans l'obscurité de la voiture ceux de l'homme qu'elle aimait.

« Je ne veux pas de ce vieux monde », dit-elle d'une voix changée, forte et assurée. « Ce monde de mensonges, de petites lâchetés, de méchanceté. Quand je vois qu'on détourne des lettres et qu'on demande ensuite aux jeunes de marcher droit, de suivre les principes... Qui est le plus coupable ? Paul, nous deux, nous n'avons pas suivi le chemin tout tracé qui aurait dû être le nôtre. Enfin, moi surtout. Toi, tu es libre. Mais nous sommes sincères. Nous sommes heureux. Nous ne méritons pas qu'on nous juge. Jamais. »

Il était surpris de sa colère soudaine, de son emportement. Il ne comprenait pas et en même temps il aimait la voir ainsi, forte et décidée.

« Tu dois savoir que pour moi tu es importante. Tu n'es pas une simple conquête. Tu m'as tout donné et aujourd'hui je crois à l'amour. Je veux vivre notre histoire avec toi librement, à

notre rythme, et si un jour pour faire plaisir à ton père je dois te demander en mariage je le ferai, mais librement. Nous n'avons de compte à rendre à personne. Dans un an tu seras majeure et tes parents n'auront plus à intervenir dans ta vie. »

Madeleine baissa la tête, embarrassée. C'est vrai, quand elle l'avait rencontré, elle s'était vieillie de deux ans. Une bonne leçon pour elle aujourd'hui ! Cela lui apprendrait à fustiger le mensonge chez les autres et à jouer à celle qui ne triche pas ! Allons, à présent il fallait tout lui dire.

« Paul, je ferais mieux de ne pas faire la leçon aux autres... J'ai deux choses à t'avouer. Quand je t'ai rencontré, pour que tu t'intéresses à moi je t'ai dit que j'avais vingt ans alors que je n'en ai que dix-huit. »

Il eut l'air surpris mais resta silencieux.

« Et la deuxième ? », fit-il.

- La deuxième, c'est que je porte ton enfant et que j'en suis heureuse et fière. Laisse moi parler s'il te plaît. C'est pour notre enfant aussi que je suis en colère, que je ne veux plus de ce vieux monde, c'est pour lui que je fais des projets, que je veux construire une vie meilleure. La lettre de la fac que j'attendais, c'était pour partir dans une autre ville, gagner mon indépendance. Ici je serais au ban de la société. J'ai dix-huit ans, je suis enceinte et amoureuse. Bientôt tout le monde le saura et me méprisera alors que c'est la vie, c'est la vie que je porte et c'est l'enfant de l'homme que j'aime.

Il resta quelques instants silencieux. Quand il reprit la parole sa voix était changée.

« Un enfant... Je te mentirais si je te disais que je n'y ai pas pensé. Tout est arrivé si vite entre nous et je te croyais plus expérimentée, je n'ai pas pris de précautions. Mais quand je pensais que cela pouvait arriver, c'était... C'était beau. Cela me rendait heureux. »

Il la serra dans ses bras.

« Je suis heureux. Parce que tu es à moi et que tu vas m'offrir un enfant. Nous partirons si tu veux et je ne laisserai personne dire que c'est trop tôt, que tu es trop jeune, que tu es coupable. Personne. C'est moi qui t'ai séduite et je suis aussi responsable que toi. Nous aurons cet enfant et dans quelques années plus personne ne se souviendra dans quelles circonstances. J'ai compris que tu étais prête à te battre pour nous, pour lui. Toute seule s'il le faut. Pour cela je t'admire et je te respecte encore plus. Et même si tout est allé très vite entre nous je sais à présent que j'ai fait le bon choix et je te promets que tu n'auras pas à regretter le tien. »

Comme il parlait l'orage se déchaîna brusquement sur la falaise. Des roulements de tonnerre parcoururent le ciel à présent d'un noir d'encre et des rafales de pluie s'abattirent sur la voiture. Lovée dans les bras de Paul, Madeleine n'avait plus froid à présent. Après ces semaines d'incertitudes elle baissait enfin la garde. Tout son être se détendait dans la confiance et l'amour partagé.

C'était la fin de l'été et tout avait changé. Il y a quelques mois encore, elle n'imaginait pas ce que serait l'été de ses dix-huit ans. Ni qu'il y aurait, avant, cet étrange printemps où la jeunesse, partout en France, avait pris le pouvoir. En cet instant, elle sentit plus fortement encore qu'elle était de ceux à qui reviendrait la lourde tâche de bâtir ce monde nouveau que le printemps avait fait miroiter.

« Je te promets de te rendre heureuse », murmura Paul.